

De nos jours, tandis que le prix des beaux livres illustrés du dix-huitième siècle et du siècle présent augmente toujours, la grande vogue en France est aux éditions originales des classiques français. Les Français ont été quelque peu tardifs à rendre cet hommage aux fondateurs de leur littérature. Et les Anglais n'ont pas été plus empressés, comparativement parlant, à sauver leur *Shakespeare*. Les prix sont terribles aujourd'hui. Le Rabelais, de 1741, trois volumes, in-4, grand papier, relié par Pasdeloup, est à \$1,500 ; le Montaigne de 1580, deux volumes, in-8, est estimé à \$320, le Corneille, 1664-66, quatre volumes in-8°, est estimé par Fontaine à \$3,600 ; les "Œuvres de Monsieur de Molière," Paris, Claude Barbin, 1673, sept volumes, duodecimo, \$4,000. (On n'en connaît que quatre exemplaires) ; "Œuvres de Racine," 1676-92, trois volumes, duodecimo, première édition, \$1,000.

Ces éditions, bien entendu, sont très rares, et à part leur extrême curiosité, ils ont toute la valeur de manuscrits. Comme contraste, que l'on me permette de citer le fait suivant : Lorsque Victor Cousin commença l'étude de la société du dix-septième siècle, il paya \$32 pour les trente-trois pamphlets originaux et in-quarto, dans lesquels furent publiés pour la première fois les tragédies de Pierre Corneille. Ces mêmes pamphlets valent maintenant quelque chose comme \$6,400. Un autre fait, pour ou contre les bibliophiles : En 1864, dans une boîte de livres, sur le quai St-Michel, M. Paul Laoroix acheta pour deux francs ou quarante centimes, la première édition du "Tartuffe," qui fut vendue dernièrement chez Didot \$370 !

Mais assez de chiffres. Le bibliophilisme est une douce passion, une douce manie, et quelque soit son prix, un bon livre, selon l'expression de Jules Janin, est la meilleure et la moins dispendieuse des consolations.

THÉODORE CHILD.

## NOS GRAVURES

### Gambetta — La chambre mortuaire

Dans cette chambre, au moment où le dessinateur y a pénétré, régnait encore tout le désordre de la maladie. Chambre assez grande, tapissée en une couleur indécise et meublée aussi simplement que le salon. Un bureau, une commode, une table couverte de fioles et de verres, un guéridon chargé de livres, quelques autres menus meubles, le lit et c'est tout. Ce lit est un lit de milieu. Au-dessus de la tête est accroché un médaillon sur lequel pend un baromètre. A gauche, une vieille gravure représentant Mirabeau, en pied, le bras étendu ; et, comme pendant, deux eaux-fortes : la *Ronde de nuit* et *Jésus parmi les Lépreux*, de Rembrandt. Autour du lit, beaucoup de lumières. De nombreuses bougies brûlent dans des chandeliers à une ou deux branches placés en différents endroits. Beaucoup de fleurs et deux énormes couronnes sur le lit. M. Gambetta y est étendu dans la position prise par son corps au moment où il a rendu le dernier soupir, la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche, les cheveux rejetés en arrière. Le teint est un peu décomposé, mais la bouche semble presque sourire, et les yeux grands ouverts ont l'expression qu'ils avaient vivants.

### Gambetta — La villa — Le salon

Cette villa est située à quelques milles de Paris ; elle est isolée et bâtie au milieu d'un grand jardin. La maison d'habitation est bâtie au milieu des arbres aujourd'hui sans feuilles et des pelouses sans verdure. Le salon est meublé avec une grande simplicité. On y voit plusieurs bustes de la République, une tête de M. Gambetta en cuivre repoussé, un Thiers et un Victor-Emmanuel en plâtre. Un lustre empire est suspendu au plafond.

## L'ÉTOILE

Au mois de mars 1865, quelques jeunes gens qui avaient coutume de se réunir à jour fixe pour déjeuner et causer ensemble dans un cabinet de chez Brébant, regardaient défiler le cortège funèbre du duc de Morny qui se déroule, imposant et superbe, dans un roman d'Alphonse Daudet, qu'il semble résumer et terminer. Gambetta était à la fenêtre avec M. Hébrard, qui est devenu un homme politique, et M. Louis Depret, qui est resté un lettré. Après avoir été un instant le maître de la France, l'obscur avocat d'alors vient, à son tour, de prendre le chemin de la tombe, comme ce patricien dont la figure élégante et hautaine frappa si vivement la génération qui entra dans la vie au commencement de l'empire. Il a dormi le sommeil mortuaire qui précède l'éternel repos, dans le même palais, et il a été conduit au même cimetière, avec la même pompe. A lui non plus, on n'a épargné aucun de ces honneurs "auxquels rien ne manque, dit Bossuet, que celui auquel on les rend."

Je n'ai pas à apprécier dans ce journal l'existence du brillant auteur qui vient de sortir de la scène du monde. L'effacement que cause sa mort atteste qu'il tenait plus de place que beaucoup ne semblaient le croire depuis quelque temps.

Quelque jugement que l'on porte sur ce mort de quarante-quatre ans, il n'en a pas moins, sous le rapport du mouvement dégagé, vécu plusieurs vies : *Consummatus in brevi, implevit tempora multa*.

Il était l'homme d'une Destinée qui le conduisait ; il n'avait pas monté, il avait surgi ; il ne meurt pas, il disparaît. Dans tout son être, on sentait ce je ne sais quoi de spécial à ces individualités exceptionnelles qui participent de la puissance supérieure qui les mène, qui leur montre le chemin, qui renverse tous les obstacles sous leurs pas et qui les arrête au moment voulu. L'impériosité de ces natures ne semble pas venir de leur tempérament propre, mais de la force secrète dont ils sont les retentissants porte-paroles.

\* \*

L'impression que j'éprouvai quand je vis pour la première fois de près l'homme qui n'est plus, est une des plus profondes que j'ai ressenties jamais. A cinq ou six reprises différentes, il m'est arrivé de me trouver en présence de personnages en apparence parfaitement heureux, à qui tout réussissait, et d'avoir comme une commotion indéfinissable qui m'avertissait que ces infortunés étaient menacés d'une catastrophe. C'est stupide, si vous voulez, mais c'est comme cela. Cette sensation, d'ailleurs, a la durée d'un éclair. Une fois habitué aux gens, je me prouve par le raisonnement que cette prévision est ridicule et sans fondement, mais la secousse du premier regard n'en est pas moins très vive.

Quand je me trouvai assis pour la première fois à table, à côté de Gambetta, que je ne connaissais pas du tout, je fus envahi par une immense tristesse ; j'eus la certitude soudaine, absolue, aiguë, que cet homme plein de santé, de gaieté, de verve, mourrait tout jeune dans une catastrophe. Il était cependant presque à l'apogée, c'était quelques mois après l'échec définitif du 16 mai ; ce triomphateur de quarante ans semblait alors moins l'homme d'un parti que l'homme de la France ; il n'avait pas inspiré encore ces persécutions contre de pauvres religieux, qui ont éloigné de lui tous les esprits généreux et élevés, et c'était plutôt de la sympathie que de l'antipathie qu'éprouvaient pour lui les jeunes gens mêmes qui n'étaient pas républicains.

Il fut voisin aimable, causeur charmant, très mesuré dans ce qu'il disait de ses adversaires. Il parla même avec éloge, je m'en souviens, du duc de Broglie, auquel il reconnaissait une des qualités les plus essentielles, selon lui, à un homme politique : la persévérance, la faculté de ne pas se laisser décourager, de recommencer toujours.

J'écoutais distraitemment, je l'avoue, tant le pressentiment de la brièveté qu'auraient ces jours me hantait obstinément. Cette impression m'est restée si nette que j'écrivais ici, à la date du 3 mars 1881, dans un article sur la chiromancie : "Je n'ai jamais vu la main de M. Gambetta, mais il est certain que le mont Jupiter, qui est énorme et presque monstrueux chez Victor Hugo, doit être très considérable chez le président de la Chambre. Il serait très intéressant encore de savoir si l'homme d'Etat a sur sa saturnienne, ainsi que le type le fait pressentir, une croix qui indique toujours une catastrophe ou du moins un événement en dehors des calculs ou des probabilités."

\* \*

Je n'ai plus revu l'homme d'Etat, dans des conditions à le bien voir, que longtemps après, quand le grand ministère venait de tomber. Quelques années avaient fait du jeune homme alerte encore et grisonnant à peine, un homme affaissé, chargé d'embonpoint, presque un vieillard, qui, manifestement, se sentait perdu déjà. Ce qui restait de meilleur en lui, c'était le sourire qui semblait devenu meilleur, un peu triste, presque affectueux pour tous.

Qui ne connaît l'eau forte de Rembrandt, la *Fortune contraire* ? A gauche la foule se précipite vers un temple et en escalade les degrés ; au premier plan, sur un chemin qui longe la mer, un cavalier est renversé sous son cheval qui vient de s'abattre ; sur le bord du rivage, la Fortune, debout, attache la voile d'une barque prête à s'éloigner. Absolument nue, la Fortune tourne cyniquement le dos au cavalier désarçonné qui jette en vain un regard suppliant vers elle...

Cet abandon de la fortune, Gambetta semblait en avoir conscience. Il avait eu foi dans les prédictions funestes qui se multipliaient autour de lui et dont quelques unes se sont réalisées avec une telle précision de détails, que si on les rapportait aujourd'hui, on s'imaginerait qu'elles ont été faites après coup. Il allait, a-t-on raconté, interroger le sort dans cette rue de Tournon qui vit Bonaparte, et plus tard Napoléon gravir l'escalier obscur de Mlle Lenormand, et ses dernières paroles, on le sait, ont été pour demander dans combien de jours finirait enfin cette année maudite, qui lui avait été si fatale et qu'il ne devait pas voir finir... Nous n'avons pas l'intention de railler ces anxiétés

de l'inconnu. Aucun, parmi ceux qui ont été grands et qui ont voulu l'être, n'a pu passer sur cette terre sans regarder vers l'au delà, sans croire à cette force mystérieuse qui gouverne les mondes. Ceux qui mènent les autres savent mieux que personne à quel point ils sont eux-mêmes menés par les événements. D'Alexandre, qui brise les poings de la Pythie pour la faire parler, à César, qui redoute les ides de mars ; de Cromwell, qui refuse parce qu'on lui a prédit qu'il mourrait en la recevant, la couronne à Napoléon, qui regarde au ciel une étoile que nul autre que lui n'aperçoit, tous ces puissants devant qui tout plie ont tremblé devant ce *Demain* formidable, ce *Demain* qui n'est à personne.

Qui ne se souvient de la scène admirable de Victor Hugo entre Cromwell et Manassé ?

CROMWELL.

Depuis assez de temps ton œil là-haut s'attache.  
Serai-je roi ?

MANASSÉ.

Mon fils, je voudrais vainement  
Te flatter, on ne peut mentir au firmament.  
Je ne puis te cacher qu'en sa marche elliptique  
Ton astre ne fait pas le triangle mystique  
Avec l'étoile Zod et l'étoile Zain.

CROMWELL

Que me fait ton triangle ? Allons, fils de Cain,  
De la tête coupée explique-moi l'oracle !  
Dois-je être un jour roi ? Dis !

MANASSÉ.

Non ! à moins d'un miracle.

Le dix-neuvième siècle n'a rien changé à ces besoins de l'âme. Tandis que nos gouvernants, qui déclarent qu'ils ne croient pas à Dieu, croient à la baguette magique de Mme Cailhava, des prédictions, comme il arrive aux époques troublées, commencent à courir les campagnes ; peut-être les grouperons-nous un jour dans un article pour les étudier au point de vue de l'état d'esprit et des préoccupations qu'elles indiquent.

En dépit des années, elles flottent encore dans l'air, ces légendes qui semblent nées autour des fontaines, ces lieux sacrés de l'antique Celtique, et qui, trente ans avant qu'elle ait paru, annonçaient Jeanne d'Arc au pays. On parle de chocs terribles, d'une bataille de trois jours qui doit avoir lieu dans la vallée des Sept-fonds, près de Lyon, la ville à la fois socialiste et mystique ; et mêlant les douloureux souvenirs du passé aux angoisses et aux espérances de l'avenir, on prévoit des incendies, des guerres civiles, des bouleversements effroyables et l'arrivée ensuite d'un prince qui sera à la fois un Juste et un Héros. Ces pauvres âmes de femmes, toutes meurtries et navrées des spectacles du présent, couvent, dans l'ombre des sanctuaires, ces rêves d'une France redevenue soudain glorieuse et belle comme était la Patrie d'autrefois. D'autres, de sens plus calme, se contentent des consolations de l'Écriture qui proclame que la Justice et le Droit triompheront toujours, et, pensifs, ils lisent à l'office du dimanche de la Nativité qui tombait le 31 décembre : "*Tolle puerum et matrem ejus et vade in terram Israël : defuncti sunt enim qui querebant animam pueri.*" — Emportez l'enfant et sa mère et ramenez-les dans le pays d'Israël ; ils sont morts ceux qui cherchaient à prendre l'âme de l'enfant."

Même au moins impressionnables, ces interventions subites de la destinée donnent à réfléchir et disent clairement qu'il y a un inconnu avec lequel il faut compter. On intrigue, on prépare, on dispose tout d'avance ; puis on entend un léger bruit qui se fait à la porte. "Peu de chose, dit Michelet, la mort qui frappe un petit coup..." Et voilà M. Gambetta disparu comme M. de Louvois, "ce grand ministre, cet homme si considérable dont le moi était si étendu, qui était le centre de tant de choses !" Ed. DRUMONT.

## DES ROIS BIEN CONSERVÉS

Lorsqu'en avril 1861, les restes de Napoléon furent transférés dans le sarcophage, ils étaient dans un état parfait de conservation.

Lorsqu'en juillet 1793, la Convention Nationale décréta que les tombes des ci-devant rois, placées dans l'église de St-Denis (à cinq milles de Paris), seraient démolies ; la première tombe ouverte fut celle de Turenne, dont le corps était si bien conservé qu'il fut exposé pendant huit mois dans la sacristie.

Le premier corps enlevé dans la voûte des Bourbons fut celui de Henri IV ; il fut exposé pendant deux jours et l'on prit des empreintes de sa figure.

On exhuma le même jour les corps de Louis XIII, Louis XIV, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, Marie-Thérèse et le Dauphin, fils de Louis XIV. Le corps de Louis XIII était très bien conservé, celui de Louis XIV était absolument noir. Les cercueils de Charles VI et de son épouse, Isabelle de Bavière, ne contenaient que des ossements desséchés.

La tombe de Dagobert fut ouverte à la lueur des torches. Le corps de ce roi et celui de la reine Mathilde étaient ensemble, enveloppés d'une étoffe de soie. La tête du roi était séparée de son corps ; la tête de la reine n'y était plus.